

MICHELLE KOKOSOWSKI ET STANISLAS NORDEY

EN PRÉSENCE DE
ANATOLI
VASSILIEV

ÉLOGE DU DÉSORDRE ET DE LA MAÎTRISE

CHAPELLE DES PÉNITENTS BLANCS

15 JUILLET 2013

en trois séquences, entrées à 15h, 18h et 21h

15 JUILLET DE 15H À MINUIT

CHAPELLE DES PÉNITENTS BLANCS

en trois séquences, entrées à 15h, 18h et 21h – entrée libre

billets à retirer à la billetterie du Cloître St-Louis

avec

Michelle Kokosowski et **Stanislas Nordey**

en présence

d'**Anatoli Vassiliev** et **Natacha Isaeva**

scénographie et vidéo **Pierre-Henri Magnin**

collaboration à la dramaturgie **Myriam Bloédé**

production Festival d'Avignon

coproduction Compagnie Stanislas Nordey

avec la participation de l'Institut mémoires de l'édition contemporaine (Imec),
de France Culture-Direction de la Fiction, captation réalisée par Jacques Taroni pour une diffusion ultérieure sur France Culture
de l'hôtel La Mirande à Avignon
et du Théâtre des Halles à Avignon

remerciements aux artistes pour les documents filmés réalisés

à l'invitation de Michelle Kokosowski, pour *L'Éloge du désordre et de la maîtrise* :

Ushio Amagatsu / Sankaï Juku, Jan Fabre, Israël Galván et Rodolphe Gonzalez,
Armand et Stéphane Gatti, Joël Jouanneau, Yosuke Oda et Kenta Nakagome / Kodo,
Hélène Patarot, Thomas Richards et Mario Biagini du Workcenter
de Jerzy Grotowski et Thomas Richards,
Anatoli Vassiliev et Natacha Isaeva
ainsi qu'à Vangelis pour ses musiques

remerciements à tous ceux qui ont offert des documents filmés qui appartiennent désormais
aux fonds Michelle Kokosowski et Académie Expérimentale des Théâtres, déposés à l'Imec en 2001

remerciements à Blandine Masson,

à Jean-Pierre Thibaudat,

et à Alain Timár pour leur fidélité

à Anne Brouard et Raoul Fernandez pour leur voix chantée,

à la famille Stein pour son hospitalité à l'hôtel La Mirande depuis 1991

remerciements à Pascale Butel, responsable des archives à la direction des collections de l'Imec,
à Jacques Taroni pour France Culture et l'Ina,

à Betty Attia et Luigi D'Arria du département Théâtre, à Laurent Wittmer et Thierry Tellier
du service vidéo à l'UFR Arts de l'Université Paris 8 Vincennes-Saint-Denis,

à Jun Akimoto et Takuro Susaki / Kodo,

à Jean-Pierre Briffaut / uniFrance films,

à Gérard di Giacomo / Festival d'Automne à Paris,

à Albert Dichy,

à Jean-Jacques Hocquard et Michel Seonnet / La Parole errante,

à Jean Jourdheuil,

à Dominique Lemerre / l'Athénée-Théâtre Louis-Jouvet,

à Frédérick Rousseau / l'Ircam

et à Jacques Vetter

Éloge du désordre et de la maîtrise

À l'origine de ce voyage en trois temps, l'invitation lancée par Stanislas Nordey : un désir, qui a rencontré celui d'Hortense Archambault et Vincent Baudriller, d'ouvrir, dans cette 67^e édition du Festival d'Avignon, un espace que Michelle Kokosowski investirait librement. Salut, donc, adressé à une femme qui les accompagne dans l'ombre depuis des années et, à travers elle, éloge de tous ceux, écrivains, artistes et penseurs, qu'elle a désignés comme des maîtres et dont elle s'est fait le relais, la passeuse, auprès d'artistes de la scène.

Sous l'intitulé *Éloge du désordre et de la maîtrise*, qui en décrit à la fois le dispositif, le processus et les enjeux, c'est par le dialogue, principe de toute étude, de tout apprentissage, que Michelle Kokosowski, en compagnie de Stanislas Nordey et d'Anatoli Vassiliev, a imaginé de répondre à cette invitation. Une constellation de paroles, images, musiques, à laquelle, par des traces diverses, seront aussi convoqués des absents.

Myriam Blœdé

*Maître de conférences hors classe, **Michelle Kokosowski** a enseigné au département Théâtre de l'Université Paris 8-Vincennes à Saint-Denis entre 1975 et 2013. Elle a, par ailleurs, été directrice des études du Centre universitaire international de formation et de recherche dramatique (CUIFERD) entre 1967 et 1970. Directrice du Festival mondial du théâtre de Nancy entre 1976 et 1979, elle a fondé et dirigé l'Académie Expérimentale des Théâtres de 1990 à 2002. Voyageuse infatigable, avec Paris pour port d'attache, Michelle Kokosowski a vécu en Italie, en Grande-Bretagne, en Allemagne de l'Est, en Pologne, en Israël, en Colombie, au Japon et en Chine.*

Entretien avec Stanislas Nordey

Stanislas Nordey connaît Michelle Kokosowski depuis plus de vingt ans. Il a participé à divers titres à nombre des actions qu'elle a organisées avec l'Académie Expérimentale des Théâtres. Aussi, parmi les propositions qu'il a faites pour ce 67^e Festival d'Avignon, l'idée de l'inviter lui est apparue comme une évidence.

Stanislas Nordey : Pendant toutes ces années, Michelle m'a accompagné, presque physiquement. Alors, j'avais envie de lui rendre quelque chose. Par définition, rendre quelque chose à quelqu'un qui vous a apporté beaucoup n'est pas simple. On a plutôt tendance à être ingrat, par omission, par négligence, parce qu'on ne se rend pas compte. Or, depuis longtemps, je voulais témoigner de l'importance qu'elle avait eue dans mon parcours. D'autant que Michelle se tient toujours très légèrement en retrait : il me semble qu'elle frôle l'ombre plutôt que la lumière. C'est paradoxal, parce qu'en général elle donne l'impression d'être très présente, de prendre de la place, alors qu'en fait, quand on la connaît, on découvre que c'est tout le contraire : elle veille constamment à faire de la place aux autres. Je savais que c'était sa dernière année d'enseignement à l'université, je savais aussi que le Festival d'Avignon était pour elle un lieu de carrefour, et il m'a semblé juste de ménager pour elle, à cet endroit-là précisément, un espace de douce présence. Je crois d'ailleurs que la première fois que je lui ai parlé de cette invitation, c'est en ces termes : je voulais lui offrir « quelque chose qui lui fasse plaisir ». Après, à la limite, peu m'importait la forme que cela prendrait.

Si'il fallait présenter Michelle en quelques mots, quelques impressions, je parlerais de la richesse de sa voix, tous ces changements de ton, de volume, ces modulations qui racontent tout un chemin dans son rapport à l'autre : le parler à tous, le parler à très peu, dans le coin de l'oreille – un mélange d'intimité extrême et d'histrionisme. Et puis, évidemment, l'une des premières choses qui me viennent en tête à son propos, c'est cette question de la transmission qui est pour elle une préoccupation majeure. À l'Académie Expérimentale des Théâtres, elle pratiquait une sorte de « transmission déléguée », elle faisait venir des « maîtres » et nous mettait en présence, nous donnait la possibilité de travailler avec eux. En ce qui me concerne, j'ai eu la chance de la voir en situation d'enseignement direct et finalement, à part ses étudiants bien sûr, peu l'ont vue à cet endroit qui, à mon avis, a toujours été le plus juste pour elle. C'est dans cette situation de passage qu'elle est, me semble-t-il, complètement dans son élément. Et cette image de la pédagogue, en lien direct avec ses étudiants, est l'une des plus fortes que j'aie d'elle.

Bien sûr, l'apport de Michelle ne se limite pas à ce qu'elle a fait au sein de l'Académie Expérimentale des Théâtres. Sa présence a toujours été pour moi un repère : elle est là, je sais qu'elle est là, qu'elle n'est pas loin. Et il y a toujours eu entre nous des échanges, des allers-retours : elle m'a apporté un certain nombre de choses, très importantes ; moi je crois que je lui ai surtout apporté des auteurs. Je pense à Pasolini, à Gabily... Mais, en dehors de l'amitié que je lui porte, je dois dire que cette aventure de l'Académie a été pour moi fondatrice. Elle a représenté une espèce de garde-fou qui m'empêchait de m'installer, m'obligeait sans cesse à me remettre en position d'apprendre, à continuer à être inquiet – y compris quand je me trouvais dans la lumière. L'Académie a été pour moi un lieu de ressourcement fondamental et m'a permis aussi d'inventer mon rapport à l'institution – c'était un endroit de contrebande, un peu illégitime finalement, une institution qui n'en était pas une, un endroit de la marge, au-delà des frontières connues, et qui me permettait de respirer. Je sais aussi que, si je n'avais pas vécu cette expérience, j'aurais traversé très différemment l'aventure de l'école du Théâtre National de Bretagne. En particulier, une grande partie de ceux que j'y ai invités comme pédagogues,

d'Éric Vigner à Hubert Colas, en passant par Éric Didry ou Bruno Meyssat, et j'en oublie, sont des gens que j'ai rencontrés à l'Académie. Ce sont mes camarades. Je les avais d'ailleurs déjà invités à Saint-Denis, quand j'étais à la direction du Théâtre Gérard Philipe, entre 1998 et 2001. Cette espèce de famille, de bande qui s'est formée à l'Académie m'a accompagné et m'accompagne jusqu'à aujourd'hui.

Éloge du désordre et de la maîtrise

S.N. : L'essentiel pour moi, dans ce moment partagé à Avignon, c'est précisément que Michelle soit là et qu'elle imagine un temps qui soit juste pour elle, un endroit ouvert au cœur de l'été, dont elle rêve l'architecture. Dans un premier temps, nous avons beaucoup parlé. Je voulais lui faire dire ce dont elle avait envie. Mais, en fin de compte, la seule chose que nous avons décidée ensemble, c'est la présence d'Anatoli Vassiliev. Parce que nous savions que le fait de revenir à Avignon était important pour lui et parce qu'il existe une sorte de lien secret entre nous trois : c'est Michelle qui m'a présenté à Anatoli, qui lui a donné l'occasion de m'entendre lire des textes et découvrir ainsi mon travail d'acteur¹. C'est à la suite de cette lecture et de discussions avec Michelle qu'il m'a proposé, plus tard, de jouer dans sa mise en scène de *Thérèse philosophe*²...

Pour le reste, je m'en suis remis à elle. Michelle fait partie de ces très rares personnes à qui je peux dire : « Bande-moi les yeux et emmène-moi où tu veux, je sais que cela m'ira. » Il n'y a pas beaucoup de gens avec qui on a de tels liens de confiance. Alors, de cet *Éloge*, je sais seulement qu'il se déroulera sur le mode du dialogue et que Michelle prépare un ensemble de matériaux – des textes, des sons, des images –, sur lesquels le dialogue s'appuiera et qui le nourriront.

D'une certaine manière, nous allons nous mettre à nouveau en situation de transmission, avec la possibilité, au-delà de la connivence entre nous, qu'en faisant apparaître un certain nombre d'expériences que nous avons traversées, cela touche également par ricochet, et peut-être profondément, certaines des personnes présentes. J'ai toujours pensé que la transmission était à la fois un processus organisé et sauvage. À cet égard, le dispositif que Michelle a imaginé, le peu que j'en connais, me ravit. J'ai toujours aimé les dispositifs que Michelle inventait pour l'Académie. C'est aussi pour cela que j'avais tant de plaisir à y être – avec une part de surprise, mais aussi de hasard, des choses qui ne se passent pas du tout comme on l'avait prévu, ce qui est très bien ! C'est le désordre dont parle le titre : il faut quelque chose de construit au départ pour pouvoir le déconstruire, basculer et être dans un présent. C'est l'une des forces de Michelle, faire en sorte que le présent apparaisse avec une acuité presque incroyable.

C'est Michelle qui a trouvé ce titre, il est juste, c'est l'idée que désordre et maîtrise sont également nécessaires pour que les choses aboutissent, que l'un ne va pas sans l'autre.

Propos recueillis par Myriam Blœdé

1. C'était en 1994, à l'occasion de *De la parole au chant II : Vers des mots en mouvement, sous la direction d'Anatoli Vassiliev*, une action conçue et organisée par l'Académie Expérimentale des Théâtres à Verbier (Suisse).
2. *Thérèse philosophe (roman-sur-scène)*, d'après Jean-Baptiste de Boyer, marquis d'Argens, mise en scène, adaptation et machines d'Anatoli Vassiliev, avec Valérie Dréville, Stanislas Nordey et Ambre Kahan, créé à l'Odéon-Théâtre de l'Europe (Ateliers Berthier) en avril 2007.

Cet été est chaud à Moscou, Michelle! Dis-moi, comment ça se passe à Paris, chez toi, pour toi? Je commence d'une façon nonchalante – par la météo, par le temps.

L'année 1989 à Turin: pas un automne moscovite, un véritable automne méditerranéen, chaud avec un vent frais. J'arrive à Turin, en train depuis Lucerne, je traverse ce pays cher à mon cœur – qui a toujours eu un faible pour le prince Mychkine –, je regarde par la fenêtre et je pense: c'est comme ça que c'était, des places envoûtées, le brouillard, les lacs. Et des églises tout autour, d'un aspect étranger, si différent de l'esprit russe – des églises, non pas douces, mais menaçant de la croix ces adolescents et ces adultes trop enclins aux plaisanteries osées. À Turin, une grande équipe de metteurs en scène européens est réunie – il me semble que c'est le producteur italien Andres Neumann qui a invité tout le monde à une réunion à Turin – pour discuter avec moi du projet de la future création: *Ce soir, on improvise* de Luigi Pirandello. Ou alors c'était au début des années 1990, je ne me souviens plus, c'est ce fait tellement simple, cette chaleur, qui m'a rappelé tout ça...

C'est pourquoi je suis si triste de regarder par la fenêtre de ce train qui roule à toute vitesse – la voiture étrangère, la langue étrangère, le verre de la fenêtre et au-delà –, cette terre étrangère qui glisse, cette terre qui ne m'est familière que par le roman russe, un paysage que Dostoïevski n'a pas décrit (il n'aimait pas décrire les paysages), je le regarde maintenant avec nostalgie – je vais à Turin sans doute pour dire « non », pour abandonner le projet. Comment dire « oui » si les acteurs de mon théâtre, mes anciens disciples, prévoyant les terribles changements dans la vie de notre société, sont déjà dispersés dans le monde entier! L'Europe qui, après *Six personnages...* à Avignon, m'avait ouvert ses portes, à moi et à mon théâtre, les a claquées à jamais, sans préavis. Et moi – je suis resté devant le rideau, seul spectateur qui a acheté le seul billet pour ce seul spectacle – et la seule place disponible, pour toujours la treizième, au treizième rang, nous sommes le 13, et la représentation est également la treizième.

Michelle Kokosowski apparaît soudain dans mon histoire, à travers le viseur de mon caméscope Panasonic, grande, assise face à moi, parmi d'autres, à une longue table pendant une pause entre deux conférences. C'était à Bruxelles, un an et demi plus tard, à l'ouverture de l'École des Maîtres. Franco Quadri m'avait invité à présenter un bref exposé sur le théâtre. Texte littéraire et improvisation – moi, je voulais parler de la méthode. J'ai été ravi et effrayé par cette présence inattendue parmi les monstres sacrés du théâtre, que j'ai vénérés comme des dieux – et avant les autres –, Peter Brook et Jerzy Grotowski. L'objectif de ma caméra est dirigé sur les grands: je veux les garder « pour mémoire », comme un touriste japonais qui braque son truc sur le Duomo, David, le Grand Canal, la Vierge et l'Enfant... Mais soudain – qui est-ce? Un visage bouleversant, presque sorti des pages de Dostoïevski, mais d'un modèle français. Tout de suite mémorable, ce visage vous brûle, avant de dispenser son caractère et ses charmes – à qui appartient-il, qui est-ce? Cette mystérieuse inconnue – qui est-ce? Ses yeux me regardent à travers la lentille, droit dans les yeux – ou plutôt, dans mon œil droit, le gauche reste fermé –, il y a sa main dont l'index me fait un geste négatif et j'entends cette voix: « On ne prend pas de photos de moi. » Enfer! Même la voix n'est pas d'une femme! J'ouvre mon œil gauche et mets de côté mon appareil photo. C'est Michelle Kokosowski. Ainsi, nous nous sommes rencontrés.

Et c'est ainsi qu'a commencé notre amitié. Et aussi cette longue vie, pleine de fidélité et de créativité, côte à côte, épaule contre épaule et cœur contre cœur. Michelle m'a ramené au théâtre européen, en France, à Paris. Je suis devenu ami avec Jerzy Grotowski, avec Bruno Tackels, elle m'a introduit à Heiner Müller, j'ai donné des conférences avec Giorgio Strehler, elle m'a invité dans son Académie Expérimentale des Théâtres. Elle a commencé à venir à Moscou, par curiosité et pour le travail, pour les premières et les fêtes, seule et avec ses collaborateurs de l'Académie, elle a publié *Sept ou huit leçons de théâtre* à partir de conférences que j'ai données aux élèves de l'Académie, elle a fait beaucoup et – comme un adieu, pour *l'Académie, traversées* – elle a offert au public européen mon *Matériau Médée*.

Combien d'années se sont écoulées depuis que Michelle Kokosowski a quitté les murs du bâtiment du Théâtre du Rond-Point et remis les clés de son bureau au gardien ? Elle voulait partir, quitter, se calmer, ne plus répondre, ne plus présenter les gens pour qu'ils nouent de nouvelles amitiés, ne plus remercier ou édifier personne, elle voulait s'enfermer, se rendre au Mexique, chez le peuple maya en Colombie et chez les Juifs de Jérusalem, au bout du monde, en Antarctique, comme s'il y avait là-bas une chaleur de 40 degrés. Elle voulait surtout ne pas appeler, ne pas appeler, éteindre, couper tous les téléphones, couper le fil et s'allonger sous un arbre – et ensuite le silence –, mais même à cette heure, et demain, et jusqu'à cet instant qui n'est pas encore indiqué dans le livre de son destin, nous entendrons toujours CETTE VOIX HUMAINE DE KOKO (et pas seulement celle de Cocteau) !

À Moscou, c'est déjà le soir, il est très tard, mais le soleil est encore là – plus faible, mais audacieux, il illumine les anciennes rues et maisons de Baltschug et de Zamoskvoretchye, et les rend meilleures. Et que se passe-t-il à Paris, chez toi, pour toi, ma Michelle ?

Anatoli Vassiliev

traduit du russe par **Natacha Isaeva**

Une partie de notre vie

Une partie de notre vie, le film réalisé par Anatoli Vassiliev à l'occasion de *l'Éloge du désordre et de la maîtrise*, sera présenté le mercredi 17 juillet 2013 au Théâtre des Halles de 11h à 13h.

présentation par **Anatoli Vassiliev**, traduction **Natacha Isaeva**

en présence de **Michelle Kokosowski** et **Alain Timár**

suivie de la projection

Théâtre des Halles, direction Alain Timár, rue du roi René 84000 Avignon - 04 90 85 52 57

Ici et maintenant À propos d'elle

Tout a commencé au milieu de la nuit, au dernier étage de sa maison, et s'est achevé au petit matin, quelques étages plus bas, dans l'aube du mois de juin 1991.

Le temps d'une nuit, les plus grandes figures du théâtre nous avaient accompagnés, traversés : Serge Merlin, Joan Littlewood, Victor Garcia, Tadeusz Kantor, tous les disparus et les absents. Et puis il y avait la mémoire de tous ceux que j'avais rencontrés au cours de l'année et auxquels j'avais demandé qu'ils me parlent d'« elle » : Jack Lang, Jerzy Grotowski, Jean-Marie Patte, Alain Crombecque, Daniel Rozenzweig, Hélène Patarot, Valérie Lang, Serge Ouaknine, Michel Simonot, Jose Monleon, Georges Banu, Philippe Tancelin. C'était le premier acte d'une longue série radiophonique et cela s'appelait *le Bon plaisir de Michelle Kokosowski*.

Pour cette émission, elle m'a ouvert sa maison et elle a parlé longuement, toute une nuit. Car la nuit a toujours été son royaume. La nuit, c'est « après le théâtre » et nous avons été nombreux à traverser des nuits en sa compagnie, des nuits à parler et encore parler.

S'il fallait faire d'elle un portrait chinois, je la décrirais avec le noir de la nuit et le jaune du tournesol. Ces deux couleurs sont le signe de la contradiction qui l'habite : le foisonnement des rencontres et des paroles, la scène du monde, et quelque part un jardin secret, le silence. Ce jardin qui fascinait tant Alain Crombecque et dont il me parlait dans *le Bon plaisir* : « J'aimerais bien être dans le jardin japonais de Michelle Kokosowski pour être dans le calme et la sérénité. J'y suis allé deux fois, c'est un très bel endroit. Il y a beaucoup d'archives, de journaux, de photos, de Grotowski, de Kantor et de beaucoup d'autres. C'est un jardin secret, c'est un endroit de lumière, de rigueur. Cela m'a beaucoup frappé, je ne m'attendais pas à ce que son espace privé soit ce jardin zen. »

L'enregistrement de ce *Bon plaisir* a duré une année et j'ai appris à connaître Michelle à travers les mots de tous ses amis et de ses maîtres. Je voulais découvrir son secret, comme plus tard elle-même s'est attachée à éclairer le mystère de l'acteur, le nommant très justement *le Secret de l'acteur*. C'était à l'Odéon, j'y ai rencontré, je crois, Stanislas Nordey, Hubert Colas, Mark Blezinger, Moïse Touré, Jean Torrent... Même si je les ai peut-être rencontrés ailleurs, à Avignon par exemple, dans la chambre numéro 10 de La Mirande où tant de rencontres ont eu lieu – je me souviens aussi de Heiner Müller, de Peter Stein, de Judith Malina, d'Anatoli Vassiliev...

Grâce à l'appui discret d'Alain Trutat qui dirigeait les dramatiques radiophoniques et le théâtre à France Culture, et qui aimait vraiment beaucoup Michelle Kokosowski, il existe aujourd'hui des dizaines d'heures de bandes magnétiques gravées des sons et des voix de l'Académie Expérimentale des Théâtres, restituant la mémoire des lieux « des actions » inventées par « Koko ». Ce fut aussi Berlin avec Heiner Müller, ce fut *Scènes d'acteur* au Théâtre du Rond-Point, ce fut *la Nuit des ondes*, *Acteur métier passion*, avec une dizaine d'entretiens exceptionnels conduits par elle avec des acteurs qu'elle aimait (Denis Lavant, David Bennent, Marcel Bozonnet, Christiane Cohendy, Martial Di Fonzo Bo, Valérie Dréville, Christine Fersen, Marcel Maréchal, Redjep Mitrovitsa, Philippe Morier-Genoud, Michel Piccoli, Andrzej Seweryn, David Warrilow), ce furent des rencontres enregistrées à la Chapelle Sainte-Claire à Avignon (*Société du spectacle*, *L'étranger ou le théâtre enrichi*), ce fut Tadeusz Kantor à la Chapelle des Pénitents blancs.

Ce fut enfin ce moment unique avec Jerzy Grotowski, une nuit encore, chez elle : ils ne s'étaient pas revus depuis très longtemps et le micro était là pour enregistrer ce que Grotowski, dès le début, avait nommé « l'heure de vérité ». Puis lentement, au fil de la nuit, il était entré dans les arcanes du secret de l'acteur. Je le cite : « En vérité, la meilleure transmission, c'est quand le soi-disant disciple a l'opportunité de voler le secret du soit-disant maître. Quand il est un grand voleur, quand il lutte pour attraper le secret de l'autre. »

Finalement j'ai toujours connu Michelle Kokosowski en quête et en recherche. Elle m'a fait un cadeau majeur, elle qui aime tant offrir : le cadeau du théâtre. Elle m'a donné le théâtre, quand il m'échappait parce que j'étais aussi la fille d'une actrice et que la transmission, c'est clair, ne va pas de soi. On n'apprend pas à voler, mais on découvre un jour qu'on peut le faire.

Et l'on comprend surtout qu'hériter est un art. Michelle Kokosowski maîtrise mieux que quiconque cet art, et la dernière image qui me vient ce soir en écrivant ce texte, c'est le visage de Michelle tourné vers le visage de Tamasaburo Bando tourné vers celui de Sarah Bernhardt, un soir au Théâtre de la Ville. Un micro était branché, c'était celui de Jean-Pierre Thibaudat. Il a recueilli de la part du maître les mots les plus beaux pour dire la qualité de cette femme : Koko signifie « ici » ou « maintenant ».

Blandine Masson

réalisatrice et conseillère de programmes pour la Fiction à France Culture

Koko for Avignon

Le 1^{er} décembre 2001, date d'ouverture de la dernière action de l'Académie Expérimentale des Théâtres, l'Académie, traversées, Jean-Pierre Thibaudat s'en fit l'écho dans Libération. Pour cet Éloge du désordre et de la maîtrise, il a accepté d'actualiser ce portrait.

Où commence et où finit Michelle Kokosowski? Personne ne sait. On se perd en conjectures. Elle semble venir de Pologne ou bien d'Israël, mais on la signale aussi en Colombie ou récemment au Japon. Elle a beau clore ses différentes vies, elle renaît toujours. Ailleurs, autrement. On n'en finit jamais avec cette dame en noir qui aura passé sa vie à hanter les théâtres. Côté salle et coulisses. Côté ombre. Avignon, grâce à « chéri mon ange » Stanislas Nordey, la verra passer brièvement côté lumières. Le temps de l'hommage qui lui est justement accordé, durant lequel elle rendra hommage à ceux dont elle a partagé l'amitié et accompagné le parcours artistique.

Qu'est-ce que le métier de cette femme dotée d'une tonitruante voix d'outre-tombe? Personne ne saurait le circonscrire.

C'est une femme impressionnante qui, par les vertus conjuguées de son autorité naturelle, sa voix martiale et son exquise familiarité, met dans sa poche tous les serveurs, femmes de chambre, cuisiniers et maîtres d'hôtel du monde entier. Elle tutoie l'être humain comme une chatte lèche ses petits. Elle sait se faire ouvrir une porte réputée inviolable ou obtenir sur le champ le portable d'une sommité injoignable.

Au temps du mythique Festival de Nancy créé par Jack Lang, elle fut l'une de ses têtes chercheuses. Partant au bout du monde dénicher des inconnus qui deviendront bientôt des célébrités. « Lorsque j'ai vu le travail de Jerzy Grotowski, j'ai été foudroyée », se souvient-elle. La foudre lui tombera dessus une nouvelle fois en Pologne avec Tadeusz Kantor.

Bien des années plus tard, elle allait devenir un professeur atypique qui enseigne les secrets de l'art théâtral à Paris 8. Tous ses anciens élèves forment un cercle de feu. Il lui arrive d'en convoquer certains au pied levé. Ils accourent. Ses désirs sont des ordres.

Fondamentalement, biologiquement, Michelle Kokosowski est d'abord, hier comme aujourd'hui, une formidable entremetteuse. Une *go-between* de *first class*. Une grande prêtresse de la « transmission », mot souvent galvaudé qu'elle écrit en lettres d'or. Elle n'a pas son pareil pour marier la carpe et le lapin, elle n'aime rien tant que de mettre de jeunes chiots en devenir en relation avec un vieux chien serein. Elle pratique la transmission comme un sport. D'ailleurs, entre autres disciplines orientales, elle pratique le Qi Gong auprès d'un « grand maître ».

Sa vie de femme mariée avec le théâtre est ponctuée de « grands maîtres », dont elle a été à la fois l'élève ou la spectatrice, la servante, la confidente et, avant tout et pour toujours, la passeuse.

L'une de ses plus belles aventures fut celle de l'Académie Expérimentale des Théâtres qu'elle a créée en 1990 et à laquelle elle a mis fin après douze ans de mémorables « actions ». 162 « actions » désormais consultables sur DVD dans différents dépôts - une dizaine, de Montpellier et Marseille à Mexico - et l'ensemble des archives à l'Imec.

Douze ans durant, elle aura jeté des ponts, noué des dialogues entre des maîtres sur la brèche et des élèves déjà émancipés, le théâtre et l'université, questionnant des œuvres, des parcours, des nœuds. Le credo de l'Académie fut toujours la rencontre, jamais la réponse.

« Je ne suis ni pédagogue, ni formatrice de metteur en scène, ni actrice. Je n'écris pas, je suis à l'ombre, je me tais, mais, dans les relations de travail, je pense avoir une parole qui circule », dit-elle. Cette parole, c'est son secret. Elle tutoie, vouvoie, rudoie et charme dans la même phrase, appelle tout un chacun « chéri mon ange » de sa voix rauque de sorcière, laquelle, à propos d'un livre ou d'une parole entendue, ne ménage pas haut et fort ses « sublime ! » et ses « aaah ! », marques d'un enthousiasme qui contamine son entourage.

Michelle Kokosowski – « Koko » pour tous les « chéris mon ange », de l'Américain Bob Wilson à l'épicier italien ou arabe du coin et « Chez Albert », cela fait du monde – est une pie voyageuse qui ponctue son courrier de petites étoiles.

Quand Lang devint ministre de la Culture, en 1981, elle aurait pu postuler à la direction d'un théâtre. Elle ne le fit pas. Trop nomade pour cela. Elle rêva, nonobstant, d'une « Cité des théâtres », belle utopie, qui resta dans les cartons. L'Académie était l'une des pièces de cette Cité. Quand Alain Crombecque prit la direction du Festival d'Avignon, il s'en souvint. L'Académie se profila. Et Crombecque devint son président.

Douze ans de cadences infernales allaient suivre. La première « action » se déroula à Cracovie, autour de Kantor. De Luca Ronconi à Judith Malina et Anatoli Vassiliev, de Klaus Michael Grüber à Claude Régy, rares sont les grands metteurs en scène européens qui ne passèrent pas un jour par l'Académie, le temps d'un « atelier », d'une « œuvre à questionner ».

Les auteurs furent aussi honorés, parfois de leur vivant, comme Heiner Müller, et aussi les acteurs : une photo de Maria Casarès se tient en bonne place dans le bureau de Koko et l'on est frappé par l'air de famille qui circule entre ces deux irréductibles au front effronté. Au milieu d'autres photos, règne la figure adorée et justement sublimée de Jerzy Grotowski, pour lequel Michelle Kokosowski fut à la fois une fille et une fée. Cela seul aurait suffi à justifier l'Académie.

Il y eut, en regard, cette formidable écoute des « nouvelles générations » dont fit partie Stanislas Nordey, cette inlassable volonté de créer des liens entre jeunes et anciens. « Ces maîtres de l'extrême que sont Grotowski, Kantor ou Patte n'avaient aucune pédagogie, il fallait être là et regarder », souligne-t-elle. Et veiller à ce que les rafraîchissements soient servis en temps voulu. Car la convivialité fut l'un des secrets de l'Académie. On s'y sentait bien. On ne savait pas toujours ce qu'on foutait là, mais on comprenait plus tard. La rencontre valait autant par les échos qu'elle engendrait. Quand le contact était établi, Koko disparaissait. Étonnante démiurge, à la fois mondaine et effacée.

Depuis la fermeture de l'Académie en 2001, Michelle Kokosowski ne s'est pas repliée dans son antre parisien pour écrire ses mémoires. Elle a continué à accompagner les grands maîtres, à suivre le parcours des « jeunes générations ». L'arrivée de Grotowski au Collège de France, l'héritage de Kantor, les déboires de Vassiliev en Russie et son refuge en France. Et ainsi de suite. Dernière « action » en date de l'entremetteuse : le rôle qu'elle joue auprès du japonais Bando Tamasaburo, élevé dans son pays au rang de trésor national vivant. En japonais « Koko » veut dire « ici » et aussi « maintenant ».

Brisons-là. Cette femme indispensable est irrésumable.

Jean-Pierre Thibaudat

Partager

Au départ, il y a un désir partagé avec Stanislas Nordey que Michelle Kokosowski soit présente dans cette édition du Festival d'Avignon, dont il est l'artiste associé avec Dieudonné Niangouna.

Pour nous, Michelle Kokosowski a ce regard acéré, cette écoute exigeante et tendre sur ce que nous faisons. Car dès que nous sommes devenus les directeurs du Festival d'Avignon, nous sommes allés la rencontrer pour dialoguer, réfléchir et recueillir des conseils précieux et utiles.

Du Festival de Nancy à l'Académie Expérimentale des Théâtres, en passant par Avignon, elle a semé des graines d'utopie dans le monde du théâtre, comme ici-même dans cette Chapelle des Pénitents blancs, en 1990 avec Tadeusz Kantor.

Elle orchestre donc, répondant à notre demande commune, un « ici et maintenant » pour faire signe. Et très vite, on ne sait plus très bien qui fait signe à qui, si ce n'est cette certitude qu'un signe commun et public est en train de s'inventer. Cela donne « l'éloge du désordre et de la maîtrise » qui lui va si bien.

Pour partager du désordre, il faut de la confiance et de l'amitié, compter sur les liens invisibles que la vie tisse. Pour la maîtrise, il faut beaucoup de travail, de la ténacité, de l'humilité. À travers ce geste qu'elle invente, associant Anatoli Vassiliev à Stanislas Nordey et avec la complicité de Myriam Blœdé et Pierre-Henri Magnin qui l'accompagnent, Michelle Kokosowski nous fait partager ses trésors, qui sont la trace des amitiés nouées par cette grande dame du théâtre.

Cela nous donne l'occasion de reconnaître ce que notre génération dans le théâtre lui doit.

Et aussi de parler d'une chose d'importance qui nous a tous rassemblés : la transmission en acte, auquel elle préfère le terme de filiation.

Nous l'en remercions chaleureusement.

Hortense Archambault et **Vincent Baudriller**
directeurs du Festival d'Avignon

Toute l'actualité du Festival sur www.facebook.com/festival.avignon, sur twitter.com/festivalavignon et sur

www.festival-avignon.com

Pour vous présenter les spectacles de cette édition, plus de 1 750 personnes, artistes, techniciens et équipes d'organisation ont uni leurs efforts, leur enthousiasme pendant plusieurs mois. Plus de la moitié, techniciens et artistes, salariés par le Festival ou les compagnies françaises, relève du régime spécifique d'intermittent du spectacle.